

## DU SOUS-RÉALISME

On ne sait pas bien de quand date le départ, peut-être un peu avant 1960. L'engin sur lequel nous sommes embarqués est parti de Cap Canaveral. Le décollage a été lent, au début notre véhicule s'est élevé doucement, très doucement et pendant longtemps nous ne savions pas si nous étions partis ou non, si nous étions encore sur terre ou déjà dans l'espace; mais le ciel, ceci dit, le ciel bleu où flottent les gros nuages blancs, ce ciel où voletent les oiseaux, notre ciel, est à la fois la terre, encore la terre mais déjà un peu l'espace... C'est pour cette raison qu'il est difficile de dater le départ, de savoir quand, exactement, nous nous sommes séparés de la terre. Peut-être ne suffit-il pas seulement de partir pour réellement quitter, encore faut-il être totalement détaché et se retrouver dans un état de non retour ?

Enfin, désormais c'est une évidence, tout autour l'espace est noir et seulement de loin en loin ponctué d'étoiles. Curieusement, nous avons beau nous enfoncer jamais elles ne se présentent ; tout comme l'horizon, jadis, quand nous avions un horizon, ces étoiles reculent au fur et à mesure que nous en approchons.

Nous avons quitté la terre et toujours une larme affleure à ma paupière quand j'écris cela parce qu'un regret me pince le cœur ; la nostalgie du sol, à la fois dur et souple, des étendues diverses et des reliefs variés, des climats changeants puis des chants du vent et des ondes qui nous entouraient où que nous nous trouvions, nous donnant un goût de solitude sans jamais nous abandonner dans cette solitude ; la terre, celle qu'alors je ressentais dans mes mains et dans ma bouche, jamais plus nous ne la verrons. Depuis le temps que nous sommes partis, même par les hublots nous ne la voyons plus. Cette boule bleue est loin maintenant, perdue tout comme nous dans l'univers. – Et le regret est renforcé par les derniers instants où nous aurions pu l'apercevoir, que nous avons négligés tant nous étions occupés par notre véhicule et préoccupés par notre avenir... qui était pourtant facile à prévoir si nous y avions réfléchi un peu sereinement ; mais voilà, nous étions inquiets et l'inquiétude rend aveugle. De plus la multitude des interrogations face à notre avenir – qui peut se résumer à une seule : où allons-nous ? – paralyse notre pensée si bien que tout est bon à prendre pour nous divertir et faire passer le temps. – Mais le temps lui-même, dans l'espace, hors de tout système, n'a plus de raison d'être... N'ayant plus le soleil cher à notre corps nous ne répondons plus à l'usure.

Cependant la vie est agréable à bord, nous avons tout ce qu'il faut pour nous occuper et depuis que nous sommes partis de nombreux enfants sont nés, des enfants qui ont eux-même fait des enfants à tel point que la majorité de ceux qui vivent ici ne connaît pas d'autre monde. Bien sûr ils savent d'où nous venons, ils le savent comme jadis les enfants d'immigrants connaissaient leur origine ; ils en parlaient encore un peu la langue, savaient quelques bribes de chansons mais ne se sentaient pas pour autant de là-bas. Et bien de même les enfants nés ici, s'ils parlent encore la langue, échangent entre eux dans un langage bien différent, une espèce de mélange des débris d'une langue et des onomatopées du milieu ; c'est assez étrange pour moi qui ai entendu les vers de Racine, par exemple. Mais enfin c'est comme ça, eux n'ont plus Racine mais des tableaux de bord aux ramifications multiples, des bips, des sonneries et des voix mécanisées. Le fait est que, contrairement à la vie sur terre, ici nous butons fatalement, à un moment ou un autre, sur une paroi, une cloison. Il y a toujours une limite et c'est dans ces limites, qui se révèlent parfois fort étroites même si notre engin est immense, que nous respirons, allant, voguant dans un univers clos par sa vastitude, et que nous espérons.

Hélas, il me faut bien l'admettre, je ne saurais dire pourquoi nous sommes partis. C'était à la fois une plaisanterie et une expérience ou peut-être encore l'espèce de fuite en avant d'un courant de pensée dominant qui nous a tous fascinés... Je ne sais, mais en tous les cas nous sommes partis à la fois forcés et consentants à la recherche d'une autre planète. Nous voulions nous installer ailleurs, dans un autre univers, sur une autre terre. On a dit, un temps, que les terriens étaient des descendants d'extraterrestres qui se seraient installés sur la planète bleue; ainsi, de même, reprenant le voyage, ex-terrestres, nous sommes repartis pour nous installer sur une autre planète, bleue, verte ou orangée... nous le saurons bien un jour.

Nous passons d'un monde à un autre. Notre environnement, notre quotidien n'a plus rien de commun avec la vie que menaient les gens il y a cinquante ans, c'est un autre univers qui nous entoure. Plus jamais nous ne prierons Dieu debout au milieu d'un champ, à l'ombre d'une meule de foin, le regard baissé, rivé dans les entrailles de la terre pour faire allégeance à la mort, car la mort même nous a abandonnés – car la mort également nous l'avons quittée.

Nous avons quitté la terre, mais si cette terre nous ne l'habitons plus nous sommes encore en chemin. Ce n'est pas un vieux monde qui a évolué, non, c'est un monde que nous avons abandonné pour en rejoindre un autre et nous ne sommes pas encore arrivés.

Il m'a semblé, inconsciemment au début, qu'il était nécessaire, ou du moins qu'il ne serait pas idiot, d'emporter quelque chose de la terre, de prendre avec nous quelques œuvres, éléments qui nous ont faits, qui font que nous sommes tels que nous sommes. C'est ainsi que dans ma valise je me suis efforcé de mettre Le Roman de la Rose, Les Regrets, une lyre, tout aussi bien que Sophocle et la mythologie, de même que Rousseau et Poussin.

Depuis bien longtemps je vis avec des œuvres d'une autre époque, d'autres époques et au début ce qui me motivait était un sentiment d'affinité, de lignée, de famille ; j'avais l'impression de rechercher des pères, des racines et puis assez vite il m'a semblé qu'en écrivant tous ces écrivains étaient là avec moi, pas particulièrement pour moi, pour m'entourer, non, mais que nous faisons pour ainsi dire la même chose, et cette sensation se développait également dans le temps : nous faisons la même chose et nous le faisons en même temps. Le temps de l'écriture n'est pas le temps de la vie – de la mort – c'est un temps hors du temps, un temps qui plane au-dessus du temps comme un présent éternel, en somme qui n'aurait jamais commencé et ne finirait jamais.

Ainsi j'ai eu le plaisir de tisser des relations très étroites avec Joachim du Bellay, Guillaume de Lorris, Montaigne, Chateaubriand et d'autres encore, de même qu'avec des contemporains. Cette impression tout le monde la ressent, plus ou moins, en lisant alors que l'auteur s'impose plus que son récit tant et si bien que nous sommes prêts à lire tout, chaque ligne de cet auteur, par pur plaisir de rester encore un peu en sa compagnie. Cette relation se développe peut-être davantage en écrivant car c'est d'un confrère qu'il s'agit et, par le biais de l'écriture, nous tenons chacun un bout du fil, du lien familial.

Enfin, pendant des années j'ai évolué dans cette quiétude, entouré de bons copains avec lesquels j'essayais de faire des choses qui me semblaient agréables à eux comme à moi. Cependant petit à petit m'est venue une inquiétude. Voilà : régulièrement, lorsque j'évoquais mes vieux amis auprès de mes collègues du moment, mes

contemporains, ou bien lorsque je présentais mes œuvres, je réalisais qu'un écart, ou pour mieux dire un fossé, existait entre mes relations et les relations des gens en général et que ce lien que j'avais l'impression d'avoir, cette familiarité avec un monde à mes yeux présent dans tout ce qui est présent, était totalement étranger à la plupart. Par exemple, dans la guitare de Jimmy Hendrix, moi je vois parfaitement la lyre, il n'y a aucun flou et Orphée et Jimmy Hendrix sont pour ainsi dire les mêmes ; de même les poèmes de du Bellay ne me semblent pas plus vieux que ceux de Ginsberg.

Alors je me suis dit : mais enfin c'est bizarre, pourquoi ne voit-on pas ce qui saute aux yeux ?

C'est bizarre... Le fait est que le travail est toujours nourri de l'air qui nous entoure, que nous respirons et dont nous sommes constitués. Finalement il est très difficile, voire impossible, de ne pas faire une œuvre contemporaine, ou alors on mime, répète ou recopie, le sachant ou non ; mais jamais, il est possible de créer une œuvre passée.

Nous n'avons rien construit ni rien détruit, tout ce que nous faisons s'inscrit sous le sceau du passage et de l'éphémère ; nous ne faisons qu'attendre. À tout bien considérer nous n'aurons rien fait d'autre que passer, au fond nous sommes des passeurs, pas même des témoins. Sans héros et sans gloire, nous ne sommes pas cependant sans noblesse ; car si notre histoire peut paraître triste et modeste admettons au moins que pour un instant tout repose entre nos mains, et c'est peut-être le poids de la responsabilité qui nous rend timorés.

Dans ce vol habité qui va sans peine ni passion, où seule demeure l'inquiétude du terme, là dans ce monde clos sur lui-même, errant, le regard voilé, oui, il était nécessaire d'emporter l'ombre du poète, le calice de l'espérance et le trait d'esprit qui rend le proche admirable ; la fatalité d'une fin promise et le chant d'un au-delà.

**- BDR -**